

La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779), édition présentée par Nova Doyon et annotée par Jacques Cotnam, en collaboration avec Pierre Hébert, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 977 p.

François Melançon

Volume 13, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025988ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025988ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, F. (2013). Review of [*La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, édition présentée par Nova Doyon et annotée par Jacques Cotnam, en collaboration avec Pierre Hébert, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 977 p.] *Mens*, 13(2), 115–119. <https://doi.org/10.7202/1025988ar>

leur foi avec les Canadiens français, et leur langue avec les élites britanniques et les autres communautés anglophones. Il s'agit là d'une idée centrale pour Jolivet : les Irlandais se trouvent au centre d'un conflit de loyauté entre leur vie canadienne et leur patrie turbulente. Jolivet réussit à illustrer comment les diverses communautés trouvèrent leur voie à travers ces nombreux conflits identitaires. Écrit en français, cet ouvrage est très important dans l'historiographie canadienne. Espérons que cette importance sera confirmée par une traduction en anglais.

— Gillian I. Leitch
*Canadian Development
Consultants International Research Inc.*

La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779), édition présentée par Nova Doyon et annotée par Jacques Cotnam, en collaboration avec Pierre Hébert, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 977 p.

Bernard Andrès fait plus qu'œuvre utile en publiant une édition critique de la *Gazette littéraire, Pour la Ville & District de Montréal (GLM)*, dans sa collection « L'Archive du littéraire au Québec ». En mettant à la disposition d'un public intéressé l'entièreté du premier hebdomadaire montréalais, il offre à la lecture critique du plus grand nombre une des pièces essentielles de la thèse qui soutient son projet d'« archéologie du littéraire ». D'évidence, le fait littéraire québécois existe bien avant l'institutionnalisation du champ proprement dit. L'écriture et la recherche de sa légitimation sont des pratiques déjà manifestes dans la vallée laurentienne sous les premières administrations coloniales.

L'existence de la *GLM* est brève : cinquante-deux livraisons sur une période d'un an à peine (du 3 juin 1778 au 2 juin 1779). Son édition n'en commandait pas moins un travail colossal, endeuillé par la mort prématurée de son principal artisan, Jacques Cotnam. L'érudit qui, en collaboration avec Pierre Hébert, colligeait des notes critiques

depuis de nombreuses années sur la publication de Fleury Mesplet n'en a jamais vu l'aboutissement. Les notes se comptent par centaines, voire par milliers. Elles occupent plus de 175 pages de l'ouvrage, qui en consacre près de 600 à la seule édition des 574 textes publiés dans les pages de la *GLM*. Beaucoup de chiffres pour illustrer l'ampleur du projet éditorial.

L'édition critique de la gazette de Mesplet bénéficie d'une introduction copieuse qui dresse la table à une meilleure compréhension et à une analyse plus fine de son contenu. Nova Doyon, qui n'en est pas à sa première incursion dans l'univers de la *GLM*, propose une étude des contextes historiographiques et historiques de la publication, de ses modes de fonctionnement et de son contenu. Elle met ainsi en lumière la part belle faite par l'histoire littéraire à cet imprimé en regard d'une histoire plus généraliste. Plus encore, elle insiste sur l'adaptation rapide du projet initial de Fleury Mesplet destiné d'abord aux commerçants et aux négociants pour leur permettre d'échanger de l'information de nature économique. Aussi les douze premières livraisons du journal paraissent-elles sous le titre de *Gazette du Commerce et Littéraire*. Mais comme en fait foi le titre, les ambitions littéraires de l'imprimeur montréalais – issu du milieu du livre de Lyon, avant de passer brièvement par Londres et Philadelphie – ne sont pas en reste.

Dès le départ, Mesplet manifeste son intention pédagogique et politique d'offrir à la communauté coloniale un espace d'expression littéraire. Grand promoteur de la thèse du retard culturel des coloniaux de l'ancienne administration française, il veut stimuler l'intérêt des Canadiens pour le savoir. Toutefois, le divertissement ne doit pas céder le pas à l'utilité : la *Gazette* doit « instruire tout en divertissant » (p. 20). L'invitation aux « jeunes Canadiens » d'exprimer leurs idées et d'en débattre sous le couvert de l'anonymat dans les pages de la *GLM*, toute pédagogique soit-elle, n'est pas sans danger. Les représentants de l'ordre et du pouvoir public sont à l'affût de tout propos qui chercherait à saper leur autorité juridique et morale. Ils sont d'autant plus à l'affût que Fleury Mesplet est arrivé dans la province

de Québec à la faveur du mouvement révolutionnaire des colonies britanniques du Sud et que la rumeur d'une deuxième tentative d'envahir les colonies britanniques du nord se fait grandissante. L'imprimeur doit également compter avec une Église catholique toujours en crise de légitimité depuis l'arrivée de l'administration britannique. Interrompue une première fois, le temps de deux livraisons, au tournant de l'année 1779, la publication de la *GLM* est définitivement suspendue au début de juin de la même année, en raison de l'emprisonnement de ses principaux artisans, Fleury Mesplet et Valentin Jautard. Selon toute vraisemblance, victimes d'une censure de guerre, les deux hommes passeront plus de trois ans au cachot.

Doyon accorde beaucoup d'attention à Jautard, véritable animateur des débats qui s'engagent dans les pages de la *Gazette*. Sous le pseudonyme du « Spectateur tranquille », notamment, il agit comme un zélé laïque auprès des citoyens qui osent prendre la plume pour exprimer leur opinion dans ce premier espace public colonial. Il ne se gêne pas à l'occasion pour aviver les échanges en empruntant d'autres pseudonymes. Ce faisant, il crée une fiction éditoriale propre au genre journalistique du « spectateur », que l'on retrouve en France et en Angleterre et auquel le pseudonyme principal de Jautard semble faire une référence complice.

La reproduction de la *Gazette littéraire, Pour la Ville & District de Montréal*, est avenante et aérée. En cela, elle n'a rien à voir avec l'impression originale sur deux colonnes en regard. Ici, les textes s'étalent à pleine page. Chacun est coiffé d'un titre – original ou parfois ajouté entre crochets par les éditeurs scientifiques –, et d'un numéro séquentiel qui facilite la navigation au sein du document, mais qui accentue aussi l'illusion de son unité organique – d'autant plus que chaque numéro est précédé du signe typographique du paragraphe (§). Deux listes des textes, selon leur ordre de parution ou l'ordre alphabétique de leur auteur, exploitent habilement cette procédure éditoriale. Il en va de même de la liste des pseudonymes, au demeurant fort nombreux (132), mais rarement décryptés (quatre auteurs).

Ainsi offerte, la *GLM* devient une véritable mine à ciel ouvert pour les historiens et les littéraires auprès desquels l'index général ne remplit pas tout à fait son rôle. S'il signale le nom des personnes, les lieux, les institutions, les pseudonymes et le titre des œuvres que l'on retrouve dans les pages de l'hebdomadaire et dans l'apparat critique, il ferme la porte à toute recherche thématique rapide en n'indiquant pas les multiples thèmes abordés dans ces pages. Travail éditorial fastidieux, certes, mais essentiel à l'exploitation du filon. Il y est question des belles-lettres ou de la littérature, dans son acception large de l'époque, tout comme il y est question de mode vestimentaire, des *comportements genrés* (masculin / féminin), de la vie militaire, de l'enseignement, de l'éducation, des pratiques juridiques, de la philosophie, etc. Il s'y trouve aussi, à chaque livraison, une énigme ou un logogriphe pour lesquels les éditeurs ont eu la joyeuse idée de donner les solutions en annexe.

Dans l'ensemble, l'édition critique de la *GLM* est donc une réussite. Dans le détail, on pourrait se permettre quelques reproches. Si l'apparat critique pêche parfois par excès de citations intégrales, extensives, en revanche on reste parfois sur sa faim quant aux tentatives de décryptage des pseudonymes ou à la précision des références des textes cités ou auxquels font allusion les animateurs et les participants à la gazette. En ce qui a trait à l'analyse que nous propose Doyon en guise d'introduction, il faut noter l'incapacité à prendre une certaine distance avec le discours de la *Gazette*. Le fait est notable en ce qui concerne la thèse du retard culturel, voire intellectuel, des coloniaux sous l'administration française. Il n'y a pas lieu de débattre ici de la question. Il existe une culture lettrée et un marché du livre en Nouvelle-France ; ils sont à l'aune d'une petite ville française d'Ancien régime dont l'éloignement géographique et maritime du pôle de référence qu'est Paris tend à exacerber les différences. Aussi le changement d'administration ne consacre pas une rupture violente entre deux réalités culturelles – un avant et un après – portée par une idéologie libérale du progrès. S'il est vrai que les conséquences de ce changement politique sont déterminantes sur le plan culturel pour

la colonie laurentienne, elles sont aussi d'une grande complexité. Par exemple, la transition du marché du livre, à Québec, semble s'effectuer en douceur, tandis qu'on ne sait toujours rien des conséquences du changement de pôle de référence ultime, Paris et Londres, dans le développement du fait littéraire à la fin du XVIII^e siècle québécois. Il faut signaler, finalement, l'absence surprenante de références à Charles Berger, premier partenaire financier de Mesplet dans son établissement montréalais. Une zone d'ombre qui tend à cristalliser le tandem emblématique voltairien de Mesplet-Jautard, aux dépens de l'association d'affaire Mesplet-Berger. Autrement dit, l'aspect strictement littéraire de la gazette plutôt que son aspect commercial, comme si les deux réalités étaient autonomes.

— François Melançon
Chercheur indépendant

Benoît Melançon. *Les yeux de Maurice Richard : une histoire culturelle*, Montréal, Éditions Fides, 2012, 315 p.

Rares sont les essais québécois qui acquièrent une reconnaissance sociale et intellectuelle quasi immédiate. C'est le cas des *Yeux de Maurice Richard : une histoire culturelle* de Benoît Melançon, paru initialement en 2006, et déjà rendu à sa troisième édition, cette fois dans un format de poche. La fortune de ce texte se perçoit par sa réception enthousiaste, par les prix remportés (prix Maurice-Arès 2006; prix Marcel-Couture 2007), par sa traduction vers l'anglais, mais surtout par la multiplication des essais universitaires consacrés à l'examen socioculturel du hockey, enfant pauvre de la réflexion en sciences humaines avant la publication de l'essai et dorénavant manne éditoriale, hélas pas toujours fructueuse.

Cet essai met en évidence de quelle manière Maurice Richard est mythifié à travers des discours, des objets, des images, des chansons qui répondent tous à une volonté d'identification avec l'héroïsme du hockeyeur et à un besoin de compensation où le Rocket devient le modèle de comportements valorisés par la collectivité. Melançon